

Penser l'ennemi

Emmanuel DE ROMÉMONT

Général de corps aérien. Ancien commandant de l'état-major interarmées de force et d'entraînement (EMIA-FE).

« Faut-il attendre d'être vaincu pour changer ? » (Proverbe dogon)

L'environnement stratégique actuel offre à nos ennemis potentiels de nouveaux espaces, une aptitude nouvelle et sans doute plus forte à allier capacité et volonté de nous nuire collectivement et/ou individuellement, à articuler des actes hostiles de nature très diverse. Contraints de repenser nos stratégies, de mieux articuler les réponses que nous devons apporter sur toutes les lignes d'engagement, il nous faut repenser la question de l'ennemi en des termes différents.

Pourquoi repenser l'ennemi ?

Tout d'abord parce que l'ennemi reste toujours « la figure de notre propre question » (*cf.* C. SCHMITT) et que nous ne pouvons nier ni les dimensions philosophique et culturelle des débats portant sur la distinction ami/ennemi, ni l'impact qu'a la conception que nous nous faisons de l'ennemi au plan politique comme au niveau stratégique.

À cet égard, il convient en premier lieu d'insister sur la distinction qui s'impose entre ces deux niveaux, entre le niveau politique et celui où s'élabore la stratégie : s'il revient en effet au politique la responsabilité de nommer l'ennemi (ou de ne pas le nommer), en d'autres termes de décider s'il y a ou pas lutte, il incombe au niveau stratégique de définir les objectifs, les modalités de cette lutte et d'orienter en fonction le niveau de mise en œuvre en lieu et en temps donnés sur le théâtre de la stratégie, ce que les militaires appellent le niveau opératif, et le niveau de conduite des actions, le niveau tactique.

Nous l'observons, la cohérence générale et l'efficacité de nos actions dépendent de notre capacité à traiter de façon coordonnée et pertinente tous ces champs. Il nous faut pour cela éviter deux risques majeurs : confondre désignation de

(1) Stratégie sera ici entendue comme la détermination des buts et objectifs poursuivis à court, moyen et long termes et l'adoption des actions et des allocations de ressources nécessaires pour atteindre ces buts.

(2) Amener à résipiscence : reconnaître sa faute avec volonté de s'en corriger.

l'ennemi et stratégie ⁽¹⁾, et traiter ces deux sujets séparément. Toute décision de combattre un ennemi doit être en effet liée à une réflexion sur les formes et les buts de nos engagements, en d'autres termes sur la façon dont cet ennemi doit être combattu, vaincu et idéalement amené à résipiscence ⁽²⁾.

Or, depuis la fin de la guerre froide, les réflexions sur l'ennemi sont apparues trop techniques et souvent ethno-centrées, sans relation avec des objectifs stratégiques clairement définis. C'est ainsi qu'Hew Strachan, dans son dernier ouvrage *The Direction of War*, impute les échecs anglo-américains en Irak et en Afghanistan au défaut de cohérence des stratégies adoptées, voire à l'absence de véritables stratégies, nous invitant ainsi à repenser la question de l'ennemi dans un cadre plus large.

Un ennemi en mutation

Notre ennemi est en mutation. Sa nature, la forme qu'il prend, ses objectifs, son agilité, sa létalité ont manifestement évolué. L'ennemi n'est plus cette masse compacte décrite au début du siècle dernier. Visible ou moins visible, physique ou immatériel, l'ennemi doit toujours être analysé comme un système dont les formes varient : État, proto-État, organisation criminelle, bande armée, groupe terroriste, réseaux informatiques... Si ces formes ne sont pas nouvelles, la complexité de ces systèmes ne cesse de croître. Jouant l'asymétrie, et maîtrisant les technologies modernes, il est capable de s'adapter à nos propres modes d'action, de jouer de l'asymétrie, de nous menacer chez nous, et d'utiliser la perméabilité de la complexité de nos réseaux d'information et de communication pour nous menacer à l'intérieur comme à l'extérieur. Servi par une maîtrise des technologies modernes, il peut porter le combat là où il le souhaite, nous imposer son *tempo*, penser stratégiquement, planifier des manœuvres combinées pertinentes.

Face à cette imprévisibilité, nous apparaissions ainsi plus vulnérables vis-à-vis d'un ennemi déterminé, voire désespéré et qui n'a pas le même respect de la vie que nous, un ennemi en mesure d'exploiter nos failles, celles offertes notamment par des médias qui sur-réagissent, par des cloisonnements trop forts entre institutions, entre sécurité extérieure et sécurité intérieure... C'est d'ailleurs à ce défi que nous sommes aujourd'hui confrontés dans notre lutte contre *Daesh*.

La force principale de l'ennemi que nous affrontons aujourd'hui est sans doute avant tout de pouvoir rentrer de façon moins visible qu'avant dans nos propres codes de fonctionnement, de jouer sur la perception que nous avons de lui, de nous placer systématiquement dans une logique de réaction face à ses actions.

Il s'agit à chaque fois de nous pousser à la faute, de nous amener à réagir de façon disproportionnée. La marge de manœuvre devient alors étroite, oscillant entre « il faut faire quelque chose » et « ne soyons pas responsables de l'escalade de la violence ». Réalité dynamique, l'ennemi semble avoir l'initiative et prendre

l'avantage, jouant de nos difficultés à discerner le vrai du faux, l'essentiel de l'accessoire, en d'autres termes de notre incapacité à le penser collectivement.

De la difficulté à discerner

Comment, en effet, garder un niveau suffisant d'objectivité dans un monde incertain, militarisé, multipolaire, traversé par des courants sectaires et parfois nihilistes, où se développent des « guerres hors limites » (cf. L. QIAO et X. WANG) ? Comment conduire une réflexion rigoureuse et méthodique dans un contexte où les guerres sans règles viennent se substituer aux guerres réglées, comme le souligne Christian Malis dans son dernier ouvrage.

Comment rester clairvoyant quand faits et gestes peuvent être observés et surtout interprétés en temps quasi réel aux quatre coins de la planète, quand la perception tend à primer sur la compréhension même des forces en mouvement ? Comment discerner le vrai du faux quand les flux de personnes, de biens et d'informations viennent, mondialisation oblige, troubler notre compréhension de ce qui nous est amical, inamical ou hostile, quand les prises de position politiques sont, elles aussi, gagnées par cette subjectivité croissante, quand l'idéologie domine, quand les discours se font belliqueux et mobilisateurs contre un ennemi, bien souvent fabriqué ⁽³⁾ ?

Comment se garder enfin d'une telle subjectivité, quand certains courants de pensée affirment aux États-Unis que « la sécurité extérieure ne doit dépendre d'aucune contrainte extérieure » ⁽⁴⁾, affirmation qui peut être interprétée comme faisant fi de tout discernement et de toute nuance, et niant tout travail de compréhension et d'adaptation à l'ennemi. Le trait est ici volontairement forcé mais il reste illustratif d'une tendance nord-américaine à considérer que les ressources dont disposent les forces armées américaines, la domination qu'elles sont en mesure d'exercer, leur permettent de « penser iso-ennemi ». Le conflit qui oppose l'ami à l'ennemi tend alors à rentrer dans une logique mécanique, conforme à la seule vision que s'en fait l'ami. *A*-stratégiques, de telles visions peuvent alors nous conduire à des réponses stratégiques, et notamment militaires, inadaptées, disproportionnées et *in fine* contre-productives.

Face à des phénomènes plus complexes que compliqués, nous nous trouvons de fait devant un paradoxe : au moment où nous devrions nous mobiliser pour les analyser ensemble avec objectivité et hiérarchiser avec discernement les priorités, nous cédon parfois à une caractérisation forcée et parfois exagérée de l'ennemi au détriment d'une définition claire de la stratégie que nous souhaitons mettre en œuvre, victimes plus ou moins consentantes du théorème de Thomas :

(3) Thèse de la « fabrication de l'ennemi » développée par Pierre CONESA.

(4) RICE Condoleezza : « La sécurité extérieure ne doit dépendre d'aucune contrainte extérieure ».

« Si les hommes disent qu'une menace est réelle, bien que rien dans la réalité ne justifie leur opinion, cette menace a des conséquences réelles ».

Sous la tyrannie de l'immédiateté, voulant nous rassurer, nous avons ainsi bien du mal collectivement à ne pas nous laisser emporter par une forme d'aveuglement simplificateur, de fascination voire de sidération. Il est en effet souvent plus rassurant et finalement moins exigeant de désigner celui que l'on est appelé à combattre plutôt que de définir pourquoi et pour quoi combattre.

Des limites de nos stratégies

Les vulnérabilités décrites supra sont aggravées quand la stratégie (dialectique entre des volontés qui s'opposent) est insuffisamment pensée et articulée, quand nous ne connaissons pas assez nos ennemis, leurs intentions, quand nous ne sommes pas en mesure de nous adapter à eux, quand nous n'avons pas clairement défini, dans une approche véritablement globale, pourquoi et comment nous entendons agir. Les conditions de sortie de crise deviennent alors difficiles à atteindre, les opérations s'enlisent, les guerres peinent à se terminer : scénarios tant de fois observés et qui ont tous en facteur commun une vision imprécise de la façon dont l'ennemi doit être vaincu.

Car tout est bien là, dans ce verbe « vaincre ». Verbe d'action à l'éventail plus large que l'on ne pense en général, vaincre signifie, sur un plan militaire, que l'on prenne en compte tout le spectre des réponses défensives et offensives possibles et que l'emploi de la force soit ainsi gradué en fonction de l'ennemi et des objectifs que l'on souhaite atteindre. Force en tout cas est de constater que le verbe vaincre reflète les cultures stratégiques de chaque pays et qu'il exprime en quelque sorte la manière dont chaque pays conçoit l'usage de la force et en use.

Ainsi peut-on, dans une coalition internationale, avoir le même ennemi mais, pour autant, ne pas s'accorder sur la façon de le vaincre, et être *de facto* tenté de se contenter d'une caractérisation hâtive, partielle et consensuelle de l'ennemi au détriment d'une réflexion en profondeur sur la manière dont l'ennemi doit être vaincu. En d'autres termes, la définition de l'ennemi tend parfois à faire office de stratégie. Ainsi en va-t-il du concept de « guerre contre le terrorisme » (« *War on Terrorism* »), qui, brandi comme une stratégie, est illustratif de cet amalgame dévastateur entre guerre et stratégie, et derrière cela entre politique et stratégie. Or, comme Sun Tse l'évoquait, l'un des principes premiers de la guerre n'est pas de combattre l'ennemi mais de combattre sa stratégie.

L'affirmation que « tout est stratégique » vient encore ajouter à la confusion : le fait que les informations soient à la portée de la plupart des acteurs stratégiques ne garantit en rien que ces mêmes informations revêtent un caractère stratégique au sens où nous l'avons décrit. Recueillir de l'information est une

chose, l'interpréter dans un cadre stratégique et en faire un usage opératoire en sont une autre. C'est d'ailleurs de cette dernière aptitude dont nous manquons souvent.

Dictature du court terme, superficialité, défaite de la pensée, confusion, pièges identitaires, amalgames malheureux... ; autant de tendances lourdes dont il nous faut prendre acte, en reconnaissant qu'elles affectent la façon dont l'Occident pense aujourd'hui l'ennemi et l'affronte. Fruit de nos difficultés à replacer précisément la question de l'ennemi dans un cadre stratégique pertinent, cette perte croissante d'objectivité, avec ce qu'elle comporte de déni du réel, de perte de sens, de défaut de cohérence de nos actions, offre à nos ennemis de nouveaux espaces et nous place en situation de fragilité.

De cela, nous en avons été les témoins. Les dernières décennies fourmillent en effet de crises et de conflits guidés par ce que les médiévistes appellent « l'*objectum* »⁽⁵⁾, à savoir une représentation mentale, et construite de et parfois par l'ennemi lui-même. La crise ukrainienne est à cet égard riche d'enseignements. Si ces décalages avec la réalité peuvent être exploités et instrumentalisés par des ennemis qui ont de fait tout intérêt à nous amener vers des rapports de force perçus et non réels, il n'en va pas de même pour des démocraties occidentales plus attentives à la légitimité de leurs actions.

Toute distorsion de la réalité, toute erreur d'appréciation, toute construction imaginaire, toute perception altérée, tout décalage avec le réel, tout cela finit tôt ou tard par porter atteinte à la légitimité des actions engagées par les pays occidentaux, par nous fragiliser, nous laissant apparaître, derrière une forme de bien-pensance, comme agissant avec cynisme et duplicité. Fruit de nos difficultés à replacer précisément la question de l'ennemi dans un cadre stratégique pertinent, ces décalages avec la réalité expliquent d'ailleurs bien des échecs stratégiques passés.

Reprendre l'avantage

Exprimé dans les lignes qui ont précédé, cet appel au discernement doit guider la façon dont nous devons repenser l'ennemi. Si le problème stratégique posé par cet ennemi en mutation n'est pas fondamentalement nouveau, les terrains d'affrontements ont eux changé d'échelle et de nature. Les combats se gagnent autant dans le champ immatériel que dans le champ matériel, et nous sommes de ce fait plus que jamais contraints de graduer, de doser intelligemment nos ripostes et nos actions. Il nous faut pour cela donner plus de substance aux verbes combattre et vaincre, et surtout nous mobiliser collectivement pour gagner en discernement.

De fait, le véritable enjeu est de reconnaître collectivement que ces nouvelles formes d'adversité appellent des réponses intelligemment articulées entre

(5) Lire Alain DE LIBERA, philosophe français, spécialiste de philosophie médiévale.

elles dans tout le champ de la puissance, ne se limitant pas au seul emploi de la force militaire. Il est en effet impératif, comme le soulignait déjà le *Livre blanc sur la défense et la sécurité nationale* de 2008, d'agir de façon coordonnée sur toutes les lignes d'engagement, sur tous les leviers au travers de stratégies pensées et mises en œuvre collectivement dans une logique « d'approche globale » ⁽⁶⁾. Dans ce domaine, il appartient à l'État et à la société de se faire pleinement stratégiques. C'est ainsi que nous pourrions collectivement et de façon plus dynamique penser l'ennemi, sans le sous-estimer ni le surestimer, que nous saurons nous montrer suffisamment créatifs en faisant la juste part des choses entre menaces perçues et menaces réelles.

La structuration de ce « penser stratégique commun » au sein de nos démocraties occidentales est aujourd'hui devenue essentielle. L'efficacité de nos politiques de défense et de sécurité, la pérennité même de nos sociétés, en dépend. Cela suppose de favoriser l'essor et la promotion d'une véritable culture stratégique, en décroissant notamment son enseignement dans une dimension véritablement pluridisciplinaire et en le rendant plus accessible. Cela nous permettra de faire émerger un nombre croissant de stratèges capables de penser les ennemis d'aujourd'hui et de demain de façon dynamique et d'embrasser l'ensemble des défis qu'ils nous posent. ♦

Éléments de bibliographie

- MALIS Christian : *Guerre et stratégie au XXI^e siècle* ; Fayard, 2014.
QIAO Lang et WANG Xiangsui : *La Guerre hors limites* ; Rivages, 2003.
SCHMITT Carl : *La notion du politique - Théorie du partisan* ; Calmann-Lévy, 1972.

(6) Par approche globale, on entend une aptitude, dans la gestion des crises et des conflits, à traiter de façon coordonnée des volets humanitaires, développement, gouvernance et sécuritaire pour ne citer que les principaux.